

M. Ch. Fay compare avec raison cette armée traînant ainsi ses fardeaux et ses bagages à l'armée de Darius. Le temps est loin où l'on pouvait écrire que « les armées allemandes sont celles de toute l'Europe qui entraînent le plus de bagages, de femmes, d'embarras de bouches inutiles (1). » C'est aux armées françaises qu'il faudrait aujourd'hui adresser ce reproche et faire toucher du doigt ce vice capital qui nous a coûté si cher.

A midi, l'empereur partait, quittait la préfecture, passant, escorté par les cent-gardes et un escadron de guides, devant la foule « triste et silencieuse (2). » L'armée, vers quatre heures de l'après-midi, avait déjà traversé la Moselle, et la garde et le 3<sup>e</sup> corps se préparaient à se mettre en marche, lorsque l'ennemi sortant tout à coup du bois de Colombey, accueillit nos avant-postes par un feu de mousqueterie et de mitraille. Ce furent les troupes du général Grenier que les Prussiens attaquèrent d'abord; bientôt repoussé, il revient à la charge, tandis que Ladmirault, pour maintenir la division Grenier, lance sur des hauteurs deux divisions de son corps d'armée soutenues par la réserve de son artillerie. La division de Cisse met sacs à terre, grimpe au pas de course la hauteur de Saint-Julien, et prend la place de la division Grenier.

La clef de la position était, pour les Prussiens, le petit bois de Mey que défendaient nos mitrailleuses, tandis que les batteries prussiennes ripostaient par leurs obus. Vers sept heures du soir, le bataillon du 64<sup>e</sup> de ligne, qui défendait le bois de Mey, attaqué par des forces considérables, battait en retraite, et ne put être rallié que difficilement sous le feu terrible des tirailleurs ennemis, maintenant établis dans ce bois. Mais, dès l'arrivée de la division de Cisse, le 20<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied s'élança dans le bois de Mey et en déloge, après un vif combat, les Allemands qui se replient à leur tour, tandis que des masses de fantassins et de cavaliers ennemis, abrités jusqu'alors derrière Servigny, se montrent brusquement, et font vers notre gauche un mouvement menaçant. La division tout entière s'élança alors au pas de charge, ouvre un feu violent à volonté, et arrête brusquement ce mouvement tournant qui pouvait nous être fatal (3).

La nuit venait. Une partie du 3<sup>e</sup> corps entra alors en ligne et repoussa les colonnes prussiennes qui semblaient vouloir revenir au combat. L'ennemi, repoussé vers huit heures du soir de Mey et de Servigny par une charge à la baïonnette, se retirait en brûlant derrière lui ces villages. On le rejetait encore de Mercy-le-Haut et de Mercy-les-Metz et on n'entendait plus, dans la nuit, que la canonnade

(1) *L'Europe esclave*. (Cologne, 1677.)

(2) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*.

(3) E. A. Spoll. *Campagne de la Moselle* (Bruxelles, 1871).

échangée entre les batteries allemandes et les batteries du fort Queuleu.

C'était un succès, et, Sarrebrück n'étant qu'une funèbre plaisanterie, c'était le premier succès de la campagne. Les soldats ne s'y trompaient pas. Ils regagnaient gaiement le Ban-Saint-Martin et Napoléon disait à Bazaine, en lui tendant la main, à Longeville: « Eh bien! maréchal, vous avez donc rompu le charme? (4). » Ce qui n'empêchait point le roi Guillaume de télégraphier à Berlin ces trois lignes mensongères:

« Combat victorieux à Borny sous Metz; les Français sont refoulés derrière Metz. Je me rends sur le champ de bataille. »  
« GUILLAUME. »

Le roi de Prusse et les écrivains prussiens ne disent point la vérité lorsqu'ils prétendent que, le 14 août, le jour de ce combat qui s'appela, pour Paris, la bataille de Longeville, et pour Metz le combat de Borny ou de Pange, ils rejetèrent les Français derrière Metz. Ni ce jour-là, ni plus tard les Français ne furent rejetés « derrière Metz. » La bataille de Borny était un avantage pour nous; une partie des troupes bivaqua sur le terrain conquis et Bazaine pouvait profiter de la journée en prenant l'offensive et en opposant toute son armée aux forces prussiennes qu'il avait devant lui. Les Allemands considèrent surtout la journée du 14 comme un avantage pour eux « parce qu'ils ont retardé d'un jour la marche de l'armée française (2). »

Nous avons perdu 3,408 hommes tués, blessés ou disparus, tandis que les pertes des Prussiens étaient de beaucoup plus considérables. Un écrivain les évalue environ à 10,000 hommes. Le colonel Fournier, de notre 44<sup>e</sup> de ligne, avait été tué, le général de Castagny blessé. Le général Decaen, atteint au genou, gardait le commandement de son corps (le 3<sup>e</sup>, celui que commandait d'abord Ba-

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*.

(2) Un officier, acteur et témoin dans ces batailles, donne ainsi ses impressions sur la journée de Borny:

« Les vignes, les ravins, les bois, sont jonchés de corps prussiens. L'ennemi, il faut lui rendre justice, nous étonne par son audace, ses lignes se suivent et se fondent sous la mitraille. Notre artillerie, ayant épuisé ses munitions, se retire, et l'action s'engage entre l'infanterie et les masses prussiennes. A la nuit, l'ennemi est totalement en retraite, il disparaît derrière son refuge ordinaire, les bois. Il recule la nuit. Pourquoi nos mitrailleuses, approvisionnées de nouveau, ne sont-elles pas revenues à la fin du combat? La lutte aurait été plus promptement décisive! Mais non, il en sera de même dans chaque affaire, notre artillerie ouvrira l'action par un feu terrible, puis cessera bientôt son action, faute de munitions; et nous sommes à deux pas de Metz et des forts. Est-ce une fatalité?

« La lune se lève, éclairant de son pâle reflet le champ de bataille. De notre côté, silence complet et lugubre. Du côté de l'ennemi, hurrahs et musique! Nous avons su plus tard qu'un grand personnage était venu relever le courage de ses troupes. Nous avons eu affaire à la garde royale: il fallait un baume sur les profondes blessures que notre feu avait faites dans les rangs de ce corps d'élite. » (*Trois mois sous Metz*. Lille, A. Degans, éditeur.)



Wagon-ambulance servant au transport des blessés sur la ligne de l'Est.

zaine). Peu après, son cheval était tué. On dégagait le général et on l'emporta du champ de bataille. Il allait mourir de sa blessure.

Pourquoi Bazaine ne continua-t-il pas dans la nuit du 14 au 15 août et dans la journée du 15, son mouvement sur Verdun? Pourquoi fit-il, par son inaction, tourner contre nous un succès évident? Nous devions, dès le soir du 14, avoir atteint le plateau de Gravelotte. Bazaine voulait porter son quartier général à Rézonville. Mais nous n'arrivions à Gravelotte que le 15. On perdait le temps en marches, contre-marches et inutiles arrêts. Cet emploi de la journée d'un officier donne exactement l'idée du désarroi de cette armée, du manque absolu de commandement et de direction: « Le 15 août, nous passons la journée au camp de la porte de Thionville. Nous partons précipitamment à trois heures du soir. Nous prenons la route de Plappeville. Au bout d'une heure de marche, on s'arrête. On attend; deux heures, trois heures,

quatre heures se passent, pas d'ordres; enfin, à dix heures du soir, on fait faire le café aux troupes et nous passons la nuit sur la route. »

Ainsi, la journée du 15 n'est pas utilisée et, d'heure en heure, l'ennemi reçoit des renforts. On pouvait l'écraser le 14, il faudra le vaincre le 16.

Le 16 au matin, dès l'aube, l'empereur partait au galop, escorté d'abord par la cavalerie de ligne de la garde, puis par les chasseurs d'Afrique du général de Margueritte. Bazaine s'attendait à être attaqué et prenait ses dispositions de bataille. Nos troupes bivaquaient, attendant l'arrivée des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps retardés dans leur marche par le combat de Borny. Quelle stupéfaction! Il nous avait fallu deux jours pour parcourir 14 kilomètres! En deux jours nous étions parvenus à Doncourt! On a calculé qu'en marchant ainsi il nous eût fallu plus d'une semaine pour nous rendre à Verdun. Pendant ce temps, les Prussiens accéléraient leurs mouvements et leur lourdeur méthodique arrivait à des résultats



étonnants. Il nous fallait doubler les étapes; la nécessité, la prudence, le salut l'exigeaient. Mais non, nous nous trainions lentement sur cette route de Verdun, attendant, pour ainsi dire, l'attaque de l'ennemi, de cet ennemi qui, du 15 août au lendemain 16, franchissait la distance de 40 kilomètres, qui séparait le gros de son armée de nos avant-postes.

Le 16, à neuf heures du matin, le général von Alvensleben II, averti de l'arrivée de nos troupes d'avant-garde près de Vionville et de Tronville, envoie rapidement une division d'infanterie qui, gravissant le plateau qui domine la Moselle, refoule d'abord en débouchant par les défilés de Gorze, la cavalerie des généraux de Forton et de Valabrègue et dispute la position, nous enlève Tronville et Mars-la-Tour et combat jusqu'à l'arrivée de la division de cavalerie du duc de Mecklembourg-Schwerin (1).

Notre cavalerie, reculant jusqu'à Vionville, avait un moment jeté le désordre dans le corps Frossard. Les dragons fuyaient jusqu'à la maison de poste, près de l'état-major du maréchal Bazaine. Mais presque au même instant, la division Bataille prenant les armes s'établissait en avant de Rézonville, ayant à sa gauche la division Vergé et à sa droite le 6<sup>e</sup> corps (Canrobert). Toutes les attaques des Prussiens sur ces lignes furent, de neuf heures à midi, pendant trois heures, vigoureusement repoussées; à midi et demi, ils se jetaient avec une vigueur nouvelle sur Vionville qu'ils voulaient décidément emporter, mais cette nouvelle attaque est un nouvel échec. Leur 3<sup>e</sup> corps, épuisé, avait subi, dans ces diverses attaques, les pertes les plus sanglantes. La cavalerie allemande, chargeant avec opiniâtreté, pour contenir nos troupes qui menaçaient de déborder les positions prussiennes, arrêta nos soldats, mais fut littéralement décimée, presque anéantie, dit un historien (2). Mais elle avait donné le temps à deux nouveaux corps prussiens, le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup>, d'entrer en ligne et vers trois heures ces troupes fraîches, débouchant par les bois sur Vionville, enlevaient ce village, tandis qu'un feu terrible, foudroyant nos soldats, les contraignait à reculer.

Devant Rézonville, le général Bataille avait été blessé, et le 2<sup>e</sup> corps, après avoir soutenu bravement l'attaque, s'était replié, protégé dans sa retraite par le 3<sup>e</sup> lanciers et les cuirassiers de la garde. C'est à ce moment que, pendant une charge des hussards prussiens sur des pièces, que Bazaine faisait établir

(1) On peut dire que nous étions encore une fois surpris. Le général de Forton affirmait qu'il n'y avait pas un Prussien sur la route. Sa division était attaquée, les chevaux au piquet et dessellés. Le prince J. Murat, qui commandait la première brigade, déjeunait. Il sortit de sa tente une serviette à la main. (Voy. M. A. Spoll, la *Campagne de la Moselle*.)

(2) F. Delannay, *Histoire de la campagne de France*, (t. 1<sup>er</sup>.)

en batterie pour soutenir l'attaque de nos cuirassiers, l'état-major du maréchal fut enveloppé par les hussards. Il y eut un moment de désordre, et l'état-major de Bazaine mit l'épée à la main. « Le maréchal chemine quelques instants côte à côte avec un officier ennemi qui ne se doute guère de la bonne prise qu'il pourrait faire. Tout cela dure à peine un instant; l'escorte du commandant en chef, laissée en avant de Rézonville, se précipite à la vue de ce désordre, sabre les cavaliers ennemis et reprend les pièces qu'ils cherchent à enlever (1). » Si Bazaine eût trouvé, dans ce combat corps à corps, une mort de soldat, son nom représenterait aujourd'hui une journée de gloire, au lieu de signifier un épisode de deuil et de honte.

Maîtres de la route de Mars-la-Tour, après avoir enlevé Vionville, les Allemands portent tous leurs efforts sur le village de Flavigny. Là, dans ces environs, se livra un de ces combats qui sont comme la caractéristique de la campagne de 1870-71, un combat en plein bois, où l'on se fusille d'arbre en arbre, où les cadavres s'entassent sous la profondeur paisible des feuillées. Une batterie française, envoyant ses obus sur les Prussiens établis dans ce bois, infligea à l'ennemi de dures pertes. Le général von Buddenbrock voulut alors faire reculer cette batterie, mais, repoussé par nos troupes, il se retira, se bornant à riposter par une canonnade.

C'en était pourtant pas, on le sentait bien, l'attaque décisive des Prussiens que nous avions subie, cette dernière et redoutable attaque de l'ennemi lançant, vers la fin de la journée, comme à Waterloo, des combattants nouveaux sur nos soldats épuisés. Cette attaque vint se briser, au centre, contre la division de grenadiers de la garde placés entre les bois des Oignons et de la Jurée, et le 6<sup>e</sup> corps, mais elle fut terrible à notre droite, et les Prussiens portèrent tous leurs efforts sur le corps Ladmiraull qu'ils voulaient déborder. Là, notre artillerie causait aussi de terribles dommages à l'armée ennemie. Le général von Alvensleben II prend deux régiments de la division de cavalerie du général von Rheinbaben, des cuirassiers et des uhlans, et leur ordonne d'enlever à tout prix nos pièces.

« Ils s'élancent bravement, raconte M. Fay, chef d'escadron d'état-major, dans son *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, ils s'élancent à l'attaque de la position, traversent nos lignes, et dès qu'ils sont parvenus sur la hauteur qui leur cachait la division de Forton, nous les voyons redescendre de toute la vitesse de leurs chevaux le long des bois de Vionville. L'occasion était des plus favorables pour notre cavalerie; elle s'ébranle aussitôt en brandissant ses sabres; notre brigade de dragons, puis le

(1) *Journal d'un officier de l'armée du Rhin*, page 78.

7<sup>e</sup> cuirassiers pénétrèrent dans cette masse stupéfaite de cette rencontre inopinée; deux escadrons du 10<sup>e</sup> cuirassiers la prennent en queue et la mettent dans une déroute complète... »

Les sabres de nos cavaliers avaient fait de larges plaies à ces régiments allemands, et ce fut un des épisodes les plus terriblement glorieux de la journée du 16, et le hasard y faisait sabrer le 7<sup>e</sup> cuirassiers prussien par le 7<sup>e</sup> cuirassiers français.

Ces charges brillantes de la cavalerie du général de Forton, — cette même cavalerie repoussée le matin, — dégageaient la droite de notre armée. Mais en outre les troupes de Le Bœuf arrivant de ce côté et tombant sur le flanc gauche des Prussiens, complétèrent bientôt le succès que nous venions d'obtenir. Appuyés sur le village de Saint-Marcel, nos soldats délogeaient du bois voisin les ennemis qui s'y abritaient. Vers quatre heures, les Prussiens essayaient encore d'enfoncer nos positions, et, par Mars-la-Tour, dirigeaient sur notre extrême droite une attaque formidable. De ce côté, le général von Kraatz engageait toutes ses forces pour triompher de la division Grenier qui, depuis plusieurs heures, soutenait le feu des Prussiens. Mais précisément cette division venait d'être relevée par la division de Cissesey, arrivée à marche forcée sur le champ de bataille, et lorsque les Prussiens, après avoir franchi le ravin qui les séparait de nous, déployèrent leurs tirailleurs, nos soldats, s'élançant à la baïonnette, passent le ravin à leur tour, abordent les fantassins de Prusse et, dans un épique combat, détruisent le 16<sup>e</sup> régiment d'infanterie presque tout entier, lui arrachent son drapeau et ne laissent que 160 hommes debout sur les 3,000 qui composaient le 16<sup>e</sup> d'infanterie. Ce chiffre paraîtrait incroyable, s'il n'était affirmé par les autorités les plus sérieuses (1). Pour sauver l'infanterie que détruisent ainsi les baïonnettes françaises, la brigade des dragons de la garde royale prussienne s'élança, sabre haut, ébranlant le sol de ses lourds chevaux. La division de Cissesey se masse autour de ses drapeaux, laisse pénétrer les dragons dans ses rangs, puis, les fusillant presque à bout portant, les prend en flanc et « les détruit presque complètement. »

Ainsi à notre droite, nous avons tout à fait l'avantage. Au centre, l'ennemi se maintenait dans sa position. Vers cinq heures, il essayait de faire reculer par là notre armée, et, après l'avoir canonnée pendant deux heures avec une incessante furie, il lançait sur elle, après ses obus, ses cuirassiers et ses réserves. Notre 93<sup>e</sup> de ligne est mis en désordre par les cuirassiers prussiens, on lui enlève son drapeau et les cavaliers emmènent avec eux

(1) Voyez le livre de M. Ch. Fay, et le travail de M. Mézières dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre. Ces chiffres sont un journal allemand.

une pièce de canon qu'ils nous ont prise, lorsque la cavalerie de Valabrègue, descendant au galop les hauteurs de Rézonville, sabre les cuirassiers, leur reprend le drapeau du 93<sup>e</sup> et ramène le canon qu'on nous a enlevé. Pendant ce temps, l'ennemi redouble d'efforts sur notre gauche et tente de s'emparer du bois des Oignons; mais là, son élan est arrêté par nos mitrailleuses dont le craquement incessant fait rage, et qui fauchent les bataillons prussiens. On voyait, le lendemain, des tas effrayants de cadavres se tenant debout les uns les autres par un prodige d'équilibre, et qui attestaient du terrible effet de la mitraille française. Le rapport officiel français se sert de l'adjectif *énorme* pour caractériser les pertes des Prussiens sur ce point.

Une dernière charge de cavalerie prussienne sur notre droite termina cette journée sanglante. La division de Cissesey contint, encore une fois, l'effort de l'ennemi, et l'aile gauche prussienne battait en retraite vers sept heures et demie du soir. On pouvait, poursuivant l'ennemi au delà de la route de Verdun, lui arracher Tronville dont il s'était emparé le matin, et le forcer ainsi à abandonner ce point du combat que l'on a considéré à bon droit comme la clef de la position prussienne. Mais il était trop tard. La nuit venait et on n'entendait plus que cette canonnade suprême de la dernière heure de combat qui est comme le râle de la bataille. Une dernière charge des cavaliers du duc de Mecklembourg était repoussée par les grenadiers de la garde, commandés par Bourbaki, et tout se taisait bientôt. Nous demeurions maîtres du champ de bataille et, quoi qu'il ait pu dire ou écrire depuis l'ennemi, la journée du 16, qui restera dans l'histoire sous le nom de *bataille de Rézonville* ou de *Mars-la-Tour*, était pour nous une victoire.

L'armée prussienne avait perdu 47,000 hommes, et nous avons le même chiffre à peu près (moins cependant) de tués, de blessés et de disparus. Mais les Allemands ont prétendu que ce jour-là l'armée française combattit tout entière, ce qui est faux. Nous ne pûmes guère engager que 120,000 hommes sur les 153,000 qui composaient notre armée, et, le soir, les forces mises en ligne par les Allemands s'élevaient au moins à 180,000 hommes. Ce qui rendit à la fois peu décisif et inutile notre succès dans cette journée du 16, ce fut la constante préoccupation qu'eut Bazaine, non pas de marcher en avant, mais de ne point se laisser couper de sa ligne de retraite sur Metz. Au lieu de risquer bravement, audacieusement une trouée par la route de Verdun ou de Briey, le maréchal se préoccupait surtout de savoir comment il se rabattrait sur la citadelle. On peut affirmer qu'il n'eut jamais ou qu'il manœuvra comme s'il n'avait jamais eu l'intention de gagner Châlons à travers les lignes ennemies. L'armée, enfiévrée de son succès, ne demandait qu'à mar-



cher en avant, et son état moral était de ceux qui présagent un succès.

« N'engagez jamais, dit Végèce, une affaire générale qu'après avoir constaté que le soldat se promet la victoire. » Cette fois, fort de l'avantage obtenu le 16, le soldat était certain de la victoire prochaine. Quant au maréchal, il télégraphiait à Paris les nouvelles suivantes qu'on transmettait bientôt à la population :

*Dépêche du maréchal commandant supérieur.*

Metz, 17 août, 3 h. 15, soir.

Hier 16, il y a eu une affaire très-sérieuse du côté de Gravelotte; nous avons eu l'avantage dans le combat, mais nos pertes sont grandes.

*Dépêche du maréchal Bazaine.*

17 août, 4 h., soir.

Hier, pendant toute la journée, j'ai livré bataille à l'armée prussienne entre Doncourt et Vionville.

L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur les positions conquises. J'arrête quelques heures mon mouvement pour mettre mes munitions au grand complet.

Nous avons eu devant nous le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz.

Verdon, le 17 août, 8 h. 5 m. du soir.

*Le maréchal commandant en chef au ministre de l'intérieur.*

Quartier général, 16 août.

Ce matin, vers neuf heures, les corps d'armée commandés par le prince Frédéric-Charles, ont dirigé une attaque très-vive sur la droite de notre position. La division de cavalerie du général Forton et le 2<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par le général Frossard, ont fait bonne contenance. Les corps échelonnés à droite et à gauche de Ré-

zonville sont venus successivement prendre part à l'action, qui a duré jusqu'à la nuit tombante.



PLAN  
DES  
ENVIRONS DE METZ

L'ennemi avait déployé des forces considérables, et a essayé à plusieurs reprises des retours offensifs qui ont été vigoureusement repoussés; à la fin de la journée, un nouveau corps d'armée a cher-

ché à déborder notre gauche. Nous avons partout maintenu nos positions et infligé à l'ennemi des

major du maréchal. Vingt hommes de l'escorte ont été mis hors de combat. Le capitaine qui la commandait a été tué.

A huit heures du soir, l'ennemi était refoulé sur toute la ligne.

On estime à 120,000 hommes le chiffre des troupes engagées.

Pour copie conforme de toutes les nouvelles :

*Le ministre de la guerre,*  
Comte de PALIKAO.

Dès la fin de la bataille du 16, Bazaine devait, ce semble, penser à poursuivre sa route et à profiter de la journée. Les officiers allemands reconnaissent eux-mêmes qu'avec un peu de vigueur, le commandant en chef de l'armée française pouvait s'ouvrir, soit par la route de Verdun, soit par la route de Briey, le passage qui devait le sauver. Encore une fois, je le répète, à la seule inspection sur la carte, des positions premières occupées le matin par les deux armées, et des positions occupées le soir, on voit clairement que la victoire nous restait. Or, que fait le maréchal? Croyez-vous qu'il avance, qu'il tombe sur l'ennemi sans lui donner le temps d'attendre des renforts? Point du tout. Le maréchal bat en retraite.

« L'ennemi est culbuté sur tous les points, — écrit un officier dont les sentiments, on peut l'affirmer, étaient ceux de toute l'armée. — Jamais victoire ne fut plus complète! Qu'on interroge les populations des villages situés dans le rayon de la bataille, et elles vous diront que l'attitude des Prussiens était celle de gens en pleine déroute. Nous passons, comme toujours, la nuit

perles considérables. Les nôtres sont sérieuses.

Le général Bataille a été blessé. Au plus fort de l'action, un régiment de uhlans (1) a chargé l'état-

(1) C'étaient des hussards.

sur le champ de bataille. Le lendemain matin, nous continuons la poursuite de l'ennemi pour assurer le succès de la veille! Ce serait par trop simple, par trop naturel. Nous faisons demi-tour et nous